



**bdc**  
Base de Connaissance

---

# **ANTICIPER LES NOUVELLES MENACES**

---

## Au delà du combat

### **Mots clés**

---

**Violence incontrôlée, Guerre civile, Guerre régulière, Doctrine militaire, conflit asymétrique**

**2010**

Auteur :

***Chef de bataillon Cyrille Caron***

Le(s) auteur(s) de ce document d'analyse, d'opinion, d'étude et/ou de recherche a autorisé l'AEGE à enregistrer l'article dans la base de données, dénommée : bdc.aege.fr. La diffusion, publication subséquente est aussi autorisée par l'(es) auteur(s) sur toutes formes de support écrit, électronique uniquement au sein des membres de cette association, utilisateur de cette base de données. Aucune autre forme de diffusion n'est autorisée. L'analyse, l'opinion et/ou la recherche reposent sur l'utilisation de sources éthiquement fiables mais l'exhaustivité et l'exactitude ne peuvent être garanties. Sauf mention contraire, les projections ou autres informations ne sont valables qu'à la date de la publication du document, et sont dès lors sujettes à évolution ou amendement dans le temps.

Le contenu de ces documents et/ou études n'a, en aucune manière, vocation à indiquer ou garantir des évolutions futures. Le contenu de cet article n'engage la responsabilité que de ses auteurs, il ne reflète pas nécessairement les opinions du(des) employeur(s), la politique ou l'opinion d'un organisme quelconque, y compris celui de gouvernements, d'administrations ou de ministères pouvant être concernés par ces informations. Et, les erreurs éventuelles relèvent de l'entière responsabilité des seuls auteurs.

Les droits patrimoniaux de ce document et/ou étude appartiennent à l'Association AEGE, voire un organisme auquel les sources auraient pu être empruntées. Le(s) auteurs ont expressément cédés les droits patrimoniaux subséquents à l'insertion de ce(s) document(s) dans la base de données bdc.aege.fr. Toute utilisation, diffusion, citation ou reproduction, en totalité ou en partie, de ce document et/ou étude ne peut se faire sans la permission expresse du(es) rédacteur(s) et du propriétaire des droits patrimoniaux.



## Anticiper les nouvelles menaces :

### Au-delà du combat

Chef de bataillon Cyrille Caron  
Collège interarmées de défense  
promotion « maréchal Lyautey »

**« Le conflit sera gagné par l'adhésion de la population, non par la destruction de l'ennemi<sup>1</sup>. » Cette redéfinition des buts de guerre en Afghanistan par le général McChrystal, commandant la force de l'OTAN, marque un tournant majeur dans la guerre contre insurrectionnelle, en ce qu'elle sous-tend l'impuissance des armées occidentales à vaincre un ennemi inférieur en nombre et dépourvu de toute technologie. Si cette forme de renoncement réaliste affectera durablement la puissance militaire et politique des nations occidentales dans le présent siècle, consacrant de nouveaux pôles d'équilibres géopolitiques, les Européens comme les Américains disposent cependant d'outils nouveaux afin de comprendre les conflits asymétriques et anticiper les crises. Les services de renseignements publics comme les agences d'intelligence privées doivent désormais être considérés comme le vecteur le plus discret et le plus efficace d'influence politique.**

« Pour autant qu'ils aient la mobilité, la sécurité, le temps et la doctrine, la victoire reviendra aux insurgés, car les facteurs algébriques sont finalement décisifs et contre eux la perfection des moyens et la lutte des esprits restent vaines<sup>2</sup>. » Le théoricien et praticien de la guerre insurrectionnelle que fut le colonel Lawrence, qui inspira les réflexions du général Giap comme celles de Liddell Hart pour ses travaux sur les approches indirectes de la stratégie, semble convaincu de l'inéluctable défaite d'une armée régulière face à ces formes de combat déstabilisantes que constitue la guerre asymétrique.

« Petite guerre », insurrection, rébellion, guérilla ou terrorisme, les formes de cette lutte sont multiples, à tel point qu'il semble difficile de livrer une définition de l'asymétrie. Est-ce une forme nouvelle de conflit ou un procédé ressurgi du fond des manuels d'Histoire pour s'opposer aux ambitions contemporaines des armées où la technologie est un gage de puissance ? Car l'embuscade, le harcèlement, le rapt ou les frappes aveugles contre des cibles civiles sont des moyens de combat que toutes les civilisations, de toutes les époques, ont employés. Résistance espagnole aux armées de Napoléon en 1806 ou destruction de Carthage

---

<sup>1</sup> *ISAF commander's counterinsurgency guidance*, général (US army) Stanley A. McChrystal, août 2009.

<sup>2</sup> Sir Thomas Edward Lawrence, *"the Evolution of a revolt"*, *Army quarterly and defence journal*, octobre 1920.

par Rome avant l'entrée d'Hannibal dans la capitale de l'Empire forment des procédés asymétriques. Cependant, l'Histoire récente et l'actualité livrent le sentiment que ces engagements militaires prennent une acuité particulière : péninsule indochinoise, Algérie, territoires palestiniens, Liban, Iraq, Afghanistan sont les exemples archétypiques de guerres où des armées puissantes ont été mises à mal, voire défaites, par des adversaires perçus comme faibles car peu structurés ou mal armés. Ainsi, des engagements de cette nature semblent constituer la matrice de la guerre dans l'environnement de violence diffuse du XXI<sup>e</sup> siècle, au point d'orienter de façon exclusive les choix de doctrine, d'entraînement et d'équipements militaires occidentaux vers la lutte contre insurrectionnelle. Mais la question de la victoire tactique se pose avec force à l'aune des exemples passés et des engagements actuels : est-elle possible face à un adversaire irrégulier ? Constitue-t-elle une illusion stratégique qui consacre une forme d'impuissance militaire des forces occidentales face aux défis sécuritaires du nouveau siècle, dont l'impact politique à terme est encore mal perçu ? Ou la capacité à infliger malgré tout des revers militaires aux insurgés ne doit-elle pas être accompagnée, voire précédée d'un projet politique novateur à destination des territoires en faillite étatique, porté par une capacité d'influence affirmée sans complexe ?

La forme elle-même de ces guerres non conventionnelles dicte la réponse : les armées ne peuvent vaincre un adversaire pour qui la victoire n'est pas synonyme de maîtrise du terrain ou de destruction de troupes, mais s'inscrit dans des logiques psychologiques et sociétales. Le propre de la guerre asymétrique est de prendre le contre-pied culturel de nos sociétés, cartésiennes et avides d'information, ancrées dans l'immédiateté de l'événement et sans profondeur de champ pour la lutte. Le paradoxe ultime de cette guerre est que l'adversaire ne peut lui non plus vaincre par ses moyens militaires qui restent limités. Ainsi lorsque nous croyons imposer le silence à ses armes, il fait parler notre faiblesse : le soulagement de ne plus consacrer d'effort financier et humain pour une guerre extérieure toujours longue, qui conduit inéluctablement à la recherche de partenaires politiques pour une paix rapide. A la notion de *end state* se substitue insensiblement celle de *end date*, dont l'impérieuse nécessité est le plus souvent dictée par des considérations de politique intérieure.

L'étude de ces formes de violence sociale contemporaines conduit à la conclusion que les moyens militaires ne peuvent imposer seuls une paix par ailleurs insaisissable. Mais les Etats ne sont pas totalement démunis et livrés à la fatalité : ils disposent depuis le siècle dernier d'instruments perfectionnés de lutte clandestine et d'influence politique, qui dans une action combinée aux armées conventionnelles, peut permettre un rétablissement du rapport de forces psychologique. Cependant, la capacité des moyens ne peut se substituer à l'essentiel : la volonté politique de les employer, que précèdent toujours la conscience collective du danger, la vision éclairée des élites et la perception eschatologique de sa propre finitude, comme homme, comme pays, comme culture.

\*\*\*

## Des violences résurgentes

Le siècle qui commence, comme les dernières années du précédent, donnent une impression diffuse de violence incontrôlée, non réglementée, dont les objectifs semblent échapper à toute logique. Guerres civiles, guerres privées, guerres irrégulières ont fait voler en éclats les chimères de paix durable que la sanctuarisation des territoires européens et américains depuis la Seconde guerre mondiale pouvait entretenir.

Cependant, alors que le nombre des engagements des armées occidentales est en augmentation permanente, le sentiment de guerre au sein des sociétés européennes n'est pas prégnant. Car les conflits au sein desquels interviennent nos forces sont d'une nature inédite et d'intensité irrégulière, quoique souvent peu élevée. En fait, la nature de la guerre semble s'être modifiée en profondeur : « l'essentiel de la violence internationale ne repose plus aujourd'hui sur l'emploi des forces conventionnelles, mais sur l'expression plus ou moins coordonnée, plus ou moins organisée de violences sociales de toute nature. Ces violences ont la caractéristique d'être manipulées par des acteurs infra étatiques, d'être plus ou moins liées à des mouvements sociaux et d'exprimer la plupart du temps la faiblesse institutionnelle des Etats au sein desquels elles s'exercent (...) On comprendra que la « menace » se déplace des Etats vers les sociétés<sup>3</sup>. »

Ces formes de violence, mettant aux prises les populations avec les armées, ou obligeant celles-ci à évoluer au milieu de celles-là, trouvent leur origine dans deux facteurs majeurs qui ont marqué l'Histoire sociale et politique des décennies précédentes :

- la décolonisation, d'une part, a fait apparaître des acteurs supplémentaires sur la scène internationale, dont l'économie de rente coloniale peine à assumer sa transition vers l'économie de marché. Ces Etats restent ainsi à de faibles niveaux de développement propres à fragiliser leurs structures sociales. De plus, la faiblesse de l'Etat de droit a conduit à la résurgence de tensions internes et de confiscation des revenus par des groupes d'intérêts privés utilisant la violence ou la générant, consacrant ainsi la faillite étatique. Dans ce cadre, le terrorisme apparaît comme une forme particulière de violence infra étatique, un mode d'action de la guerre subversive : plutôt que d'attaquer l'Etat par le sommet, celui-ci est coupé de sa base par des actions violentes contre les cadres administratifs ou représentants de l'autorité publique, afin de lui faire perdre tout crédit aux yeux de sa population. Le terrorisme neutralise l'Etat à défaut de le détruire, en particulier s'il s'agit de structures de gouvernement mises en place par une armée d'occupation ;

- l'émergence d'une démocratie d'opinion dans les Etats occidentaux, d'autre part, du fait de la libéralisation des médias et de la très forte diffusion des informations, en temps réel aujourd'hui par Internet. Les opinions sont ainsi devenues particulièrement vulnérables aux phénomènes violents, qu'ils soient d'origine terroriste ou qu'ils touchent les forces armées nationales. Ils ont de ce fait un impact immédiat sur les choix politiques et militaires. Par ailleurs, cette médiatisation des sociétés s'est accompagnée d'une intrusion de la justice dans le domaine militaire, multipliant les règles d'engagement et responsabilisant au sens pénal l'action individuelle du soldat<sup>4</sup>. Une des conséquences de cette épée de Damoclès judiciaire réside dans la limitation de la liberté d'action du chef, contraint d'élaborer sa manœuvre en sachant qu'elle sera rendue publique aussitôt engagée, et qu'il devra rendre compte de toute erreur commise, de toute vie menacée. « Le regard acéré des médias conditionne aujourd'hui

---

<sup>3</sup> Bernard Badie, entretien au Monde.fr, 25 août 2007.

<sup>4</sup> Le nouveau statut des militaires français fait exception dans ce domaine, puisqu'il déresponsabilise les soldats s'ils agissent dans le cadre des opérations militaires, dans le respect des lois de la guerre. Mais d'autres nations européennes, dont l'Allemagne, n'ont pas adopté cette mesure de protection judiciaire.

dans une large mesure la manière de mener des guerres. Le chef n'est plus seulement responsable de ses décisions devant ses hommes, il l'est devant l'humanité toute entière. La vraie 'asymétrie' résulte donc davantage de l'évolution de la société que des méthodes de combat<sup>5</sup>. »

L'évolution constatée des formes d'affrontements ne suffit pas, en effet, à définir les guerres asymétriques qui caractérisent notre temps. Trouvent-elles leur singularité dans leurs objectifs ou dans leurs méthodes ? L'encyclopédie militaire américaine<sup>6</sup> définit l'asymétrie comme l'emploi de moyens tactiques pour atteindre des objectifs stratégiques. Souvent adoptée, cette définition est cependant insuffisante, car elle ne permet pas de distinguer l'asymétrie des approches indirectes, souvent motivées par des déséquilibres capacitaires entre les adversaires. L'asymétrie est avant tout à rechercher dans les objectifs poursuivis : « Les approches asymétriques recherchent un effet psychologique, un choc ou la désorientation, qui affecte l'initiative, la volonté ou la liberté d'action d'un adversaire (...) Elles peuvent être appliquées à tous les niveaux de guerre et à travers tout le spectre des actions militaires<sup>7</sup>. »

Ainsi, la faible structuration souvent constatée des milices, bandes armées ou guérillas, qui par ailleurs constitue pour elles un facteur de force, ne doit pas masquer la violence et la radicalité des buts du combat, qui s'inscrivent dans la continuité entre la politique et la guerre. L'asymétrie s'inscrit dans la tradition de la pensée aristotélicienne, que Machiavel et Clausewitz ont théorisée à leur tour. Le fait politique, qui motive l'action insurrectionnelle ou terroriste, ne doit pas toujours être compris selon des normes cartésiennes, mais peut s'inscrire dans un plan général de déstabilisation de l'action des Etats, à travers leurs réseaux de communication (par l'introduction de virus informatiques, tel *Conficker*, qui aurait paralysé des logiciels militaires français, affectant des systèmes d'armes des *Rafale* de l'aéronavale en avril 2009) ou leurs approvisionnements en matières premières. A cet égard, la volatilité des marchés financiers et leur réactivité aux variations de coût des énergies fossiles constituent une vulnérabilité majeure pour nos sociétés industrielles, comme pour les puissances émergentes. Car les cours des énergies restent en grande partie dépendants de la sécurité des sites d'extraction et des routes d'acheminement.

La guerre irrégulière, qu'elle soit autonome dans ses revendications et ses approvisionnements, ou qu'elle devienne le bras armé indirect d'autres Etats qui la soutiennent, dispose de moyens militaires et de propagande et reste motivée par une volonté politique. L'association de moyens et de volonté constitue une menace, au sens étymologique, contre un pays, une culture, une économie. Devant son caractère déstabilisant, les réactions possibles sont limitées, et l'action militaire souvent impuissante.

---

<sup>5</sup> Jacques Baud, *La guerre asymétrique ou la défaite du vainqueur*, éditions du Rocher, 2003.

<sup>6</sup> Edition 2000.

<sup>7</sup> *Joint strategy review*, Washington DC, Chief of Joint staff, US army, 1999.

## L'impuissance militaire

« Le principe de la guerre moderne consiste à rechercher l'armée ennemie, le centre de sa puissance et la détruire au combat<sup>8</sup>. » Lorsque Lawrence énonce ce principe, il met immédiatement en lumière son inadaptation à la contre insurrection, que les combats contemporains d'Iraq et d'Afghanistan viennent confirmer.

Parmi les niveaux d'analyse<sup>9</sup> que Lawrence a développés pour caractériser la guerre irrégulière, l'algébrique lui apparaît comme déterminant. Il implique le volume de troupes que l'adversaire devra déployer pour tenter de vaincre une guérilla. Car occuper et pacifier un territoire demande une présence permanente en chaque point de celui-ci pour le contrôler, c'est-à-dire réagir à chaque mouvement identifié de la rébellion, contrer toute attaque si faible soit-elle, montrer à toute la population d'un territoire l'autorité représentée par son armée. Cette présence militaire ne peut bien entendu être obtenue de façon immédiate et l'extension de la zone contrôlée constitue en soi un but de guerre. En Algérie, entre 1954 et 1962, la France a ainsi engagé près d'un demi-million de soldats dans ses trois anciens départements. Les nouvelles techniques d'information et de communication (NTIC) permettent aujourd'hui de pallier en partie la question des effectifs en multipliant les capteurs et les capacités à traiter simultanément plusieurs informations tactiques, donc à orienter la force et à gagner en efficacité. Mais en aucun cas elles ne peuvent perturber des systèmes de communications clandestins ni remplacer l'effet psychologique produit par la présence d'une section dans un village.

Le rapport entre le volume de troupes et l'espace à occuper est une des clés du rapport de forces, plus psychologique que militaire, entre les deux adversaires, régulier et irrégulier. Les deux parties en présence emploient de petites unités, d'une articulation quasi-atomique, afin de gagner en mobilité. « La somme fournie par les combattants individuels est au moins égale au produit d'un système composé<sup>10</sup>. » Si pour la guérilla cet ordre de bataille témoigne d'une optique résolument offensive, qui vise à épuiser l'armée adverse par le nombre d'actions simultanées, la force régulière l'emploie dans un autre objectif. Car le combat en détachements interarmes vise surtout à occuper le terrain, à démultiplier ses capteurs et ses possibilités d'action. Bref, à éviter de constituer une masse militaire qui viendrait à se couper de son environnement. Dans une guerre irrégulière, le danger pour une force ne vient pas de la dispersion, mais du regroupement<sup>11</sup>.

Car la guerre irrégulière ne se caractérise pas par le contact entre deux forces, mais par l'éloignement. Le milieu doit être pour la force régulière un obstacle, une zone d'insécurité qui restreint sa manœuvre et sa liberté d'action. De là l'importance pour les insurgés de mener des attaques contre les flux logistiques de la force (convois, routes, voies ferrées, dépôts), afin qu'elle perde sa capacité à durer, donc à se déployer dans un espace étranger et hostile. La population est aussi partie intégrante de ce milieu, à la fois physique et humain et

---

<sup>8</sup> Sir Thomas Edward Lawrence, *op. cit.*

<sup>9</sup> Lawrence a énoncé trois niveaux : biologique (capacité à épuiser l'armée adverse plutôt qu'à la détruire), psychologique (croire en sa victoire) et algébrique (le nombre de combattants engagés pour vaincre une rébellion).

<sup>10</sup> Sir Thomas Edward Lawrence, *op. cit.*

<sup>11</sup> Cette notion doit cependant prendre en compte la notion de masse minimale critique, variable selon les engagements, en dessous de laquelle la force offre davantage de vulnérabilités à l'adversaire qu'elle ne tire d'avantages tactiques.

constitue un enjeu du combat,<sup>12</sup> à la fois vivier de recrutement pour la guérilla autant que source d'approvisionnement et objet politique pour la puissance occupante. Il s'agit donc d'une guerre contre la motivation de l'adversaire, où le lien social entre les soldats, et entre les soldats et la société civile (« l'arrière ») prend une importance particulière. Cette dernière renvoie à la légitimité ressentie de l'action militaire menée en terre lointaine, tandis que le lien entre les soldats constitue la force morale première d'une unité. Or, le travail en petits niveaux interarmes, regroupant des personnels de provenance et de cultures professionnelles différentes, conduit à altérer le lien tactique. Dans la conception occidentale, le régiment est en effet, par son identité et sa force d'attraction, un creuset social en même temps que le garant d'une unicité d'entraînement. De la même façon, mener une action résolument offensive constitue un facteur puissant de maintien du moral de la force, plutôt que d'adopter une attitude de réaction offrant l'initiative aux insurgés. Il faut donc définir des objectifs tactiques adaptés à la force, qui doivent être quantifiables afin que la progression tactique puisse être mesurable. Cette notion de mesure et de comparaison constitue autant un facteur de moral pour la force qu'un argument à destination de l'adversaire et de la société civile. Cependant, vouloir atteindre des objectifs tactiques signifie en premier lieu mobiliser des moyens, en particulier humains. C'est le défi majeur de la guerre asymétrique.

Occuper le terrain, affirmer sa présence et imprimer sa marque sur un territoire et une population demande des effectifs nombreux. La doctrine française fixe les rapports de force théoriques à 1 militaire pour 50 habitants, ou 20 militaires pour 1 rebelle. Très difficilement atteints<sup>13</sup>, de tels ratios exigent désormais de combattre en coalitions d'Etats, ce qui pose un problème d'une autre nature : les restrictions d'engagements de troupes (*caveat*), répondant la plupart du temps à des préoccupations de politique intérieure. Multiplier les troupes débarquées peut alors s'obtenir en changeant la structure de certaines unités : les Britanniques ont ainsi pour habitude de désarmer les unités d'appui (artillerie et génie) autant que de besoin pour les transformer en unités d'infanterie. La France adopte quant à elle le concept de troupes *Proterre*, visant à constituer des compagnies de marche à partir de tous types d'unités (hors infanterie), en vue d'accomplir des missions de sauvegarde la plupart du temps. Dans les deux cas, la transformation d'unités demande un entraînement spécifique qui ne les rend pas aptes au combat dans de brefs délais. De plus, leur armement de dotation reste sous dimensionné par rapport à celui d'une compagnie d'infanterie, en particulier pour ce qui concerne les armes collectives et antichars. Or, ces dernières sont celles qui permettent d'imposer sa force et de prendre un ascendant immédiat lors d'un engagement, car elles assurent l'appui aux combattants débarqués et la destruction à longue distance des postes de combat adverse.

Au danger de la dilution des hommes répond celui de la dilution des moyens et des objectifs. Les armements des armées régulières sont conçus pour un emploi coordonné, voire groupé. Ils deviennent vulnérables dès qu'ils sont isolés, particulièrement si les combats ont lieu en milieu urbain, qui cloisonne les unités, leur fait perdre le contact entre elles, donc désorganise la coordination des actions, et les contraint à des engagements à courte portée<sup>14</sup>. Ainsi en juillet 2006, les Israéliens ont perdus entre 30 et 50 chars *Merkava* en deux semaines

---

<sup>12</sup> Particulièrement dans le cas des doctrines contemporaines de « three blocks war » : coercition, stabilisation, assistance.

<sup>13</sup> Les guerres de contre-guérilla menées en Algérie par l'armée française et en Colombie par l'armée nationale sont les seuls exemples où ces rapports de force ont été respectés, avec cependant des succès tactiques inégaux.

<sup>14</sup> *Comment vaincre une guérilla en zone urbaine ?*, étude du Cours supérieur d'état-major, 121<sup>e</sup> promotion, 2008.

d'opérations au sud Liban. A contrario, le Hezbollah s'est employé à tirer sur le territoire d'Israël des roquettes *Katioucha*, préférées aux obus de mortiers pour la dispersion possible des postes de tir et pour leur trajectoire non balistique, qui rendait la détection des départs de coup impossible par les radars d'artillerie<sup>15</sup>.

L'ensemble de ces moyens de combat répond à une quête que Lawrence a énoncée plus haut : la recherche et la destruction de la source de puissance de l'ennemi, son centre de gravité. Or, si les armées régulières sont établies sur des principes « réseaucentriques », le point fort s'identifiant le plus souvent à une capacité matérielle ou à une unicité de commandement, les guérillas, les insurrections ou les groupes terroristes sont structurés de façon totalement opposée<sup>16</sup>. Le centre de gravité est multiple, tout est fondamental, mais rien n'est déterminant. Qu'une capacité vienne à être altérée (capacité de diffusion de la propagande par exemple) et le combat peut se poursuivre selon une autre logique, mettant en scène un autre centre de gravité (la mobilité des combattants). Si un groupe perd son chef ou son artificier, un autre groupe peut frapper d'autres cibles. Dans le cas de la guérilla des Talibans en Afghanistan, le centre de gravité a été assimilé aux liens qui unissent les combattants à la population, ce qui explique la volonté du général McChrystal à agir prioritairement sur cette dernière. Mais le centre de gravité pourrait également être les relations ambivalentes des Talibans avec les services spéciaux d'Islamabad, le refuge dont ils disposent dans les zones tribales du Pakistan ou les revenus considérables que leur procure la culture du pavot et son exportation dans le monde entier, par l'intermédiaire de réseaux qui dépassent le cadre et l'implication des paysans d'Asie centrale.

Face à de tels adversaires, une armée ne peut combattre selon ses règles traditionnelles, car elle ne peut se fixer d'objectifs, tant ils sont nombreux et fuyants. De fait, elle doit repenser la nature des objectifs qu'elle se fixe. En effet, la notion même de victoire est bouleversée : si une armée régulière recherche la destruction de moyens de combats (moyens matériels et quantifiables) pour un retour au *statu quo ante* sur le plan sécuritaire au moins, une force irrégulière n'a pour seul objectif que d'empêcher la victoire de son adversaire. Qui ne perd pas gagne, quels que furent les objectifs initiaux des forces en présence. Ainsi, au facteur matériel comme critère de réussite se substitue une notion morale : la détermination personnelle à résister. Elle se fonde sur l'appartenance culturelle à une communauté politique (le communisme international), religieuse (la communauté des croyants, l'*Oumma*) ou sur une détermination identitaire centrée sur un territoire (Tigres tamouls par exemple). Dès lors, une opération militaire ne vise plus exclusivement un succès tactique, mais la création de martyrs, c'est-à-dire un succès psychologique. Quelles armes peuvent le contrer ?

---

<sup>15</sup> Général Etienne Copel, « Israël a-t-il perdu la guerre ? », Revue pour l'intelligence du monde, novembre-décembre 2006.

<sup>16</sup> Théorie de la guerre de quatrième génération développée par le colonel Hammes (USMC), cité par le Major Ronald Ruiters, « *Bellum reductio : répétition des anciennes erreurs ?* », Journal de l'armée du Canada, été 2005.





















